



DEMONS

LIBREMENT INSPIRE DE LA PIÈCE DE LARS NOREN
MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Théâtre(s) Magazine, par Tiphaine Le Roy - Automne 2016

Démons

d'après Lars Norén. Mise en scène de Lorraine de Sagazan
À Chatillon, puis en tournée en 2017

THÉÂTRE

Démons aborde la passion amoureuse dans sa capacité à détruire. Le temps d'une soirée, mesquineries et violentes attaques témoignent d'une emprise réciproque de deux individus qui s'attirent autant qu'ils se déchirent. Sur scène, le public assiste à l'affrontement physique et verbal de ces deux êtres soumis l'un à l'autre par une énergie vitale et perverse. Sans rien révéler de la mise en scène de Lorraine de Sagazan, il est à souligner le dispositif ingénieux permettant aux spectateurs de se placer au cœur de l'observation et des questionnements du couple. Beau et cruel, Démons interroge les mécanismes de passion et de répulsion, et comment l'alternance de ces deux états peut provoquer l'addiction. Car malgré les coups bas et les humiliations, aucun



PAULINE LE GOFF

ne semble prêt à se libérer de l'autre. Le spectateur perçoit quelques souvenirs de l'énergie porteuse des premiers temps de l'amour dans cet appartement où se côtoient vêtements et vinyles de chanson française des années 1970, mais c'est pour mieux souligner la

brutalité de la relation présente. Les comédiens Lucrece Carmignac et Antonin Meyer Esquerré interprètent avec une énergie et un naturel rare l'amour et la haine, dans un ballet entre un salon et une salle de bain incessant et sans issue. // TIPHAINE LE ROY //

Mouvement.net

Mouvement. net, par Aïnhua Jean-Calmettes publié le 14 juillet 2016

Mind fucking

Lorraine de Sagazan

Insolente d'intelligence, la (très libre) adaptation de *Démons* de Lars Noren par Lorraine de Sagazan risque de vous retourner le cerveau. Choissant de faire éprouver, plutôt que de représenter l'intimité violente d'un couple au bord du délitement, la metteuse en scène nous entraîne dans une expérience scénique précieuse.

Une heure vingt plus tard, vous retrouverez la petite cour de la Manufacture légèrement assommé. À moins d'être terriblement sujet à la mauvaise foi, vous ne pourrez incriminer la chaleur avignonnaise. Vous aurez probablement un peu de mal à savoir quoi penser, perdu entre l'impression d'avoir été manipulé, la certitude d'avoir été séduit et la culpabilité de l'avoir été. Pas de panique, vous venez juste de subir ce que les anglais nomment joliment un « mind fucking ».

Revenons un peu en arrière. L'entrée en salle s'organise dans l'emballement de la « Danse des chevaliers » du *Roméo et Juliette* de Prokofiev. Même à ne pas choper la référence au vol, la musique parle une langue limpide : on comprend d'emblée qu'un rouleau compresseur de fatalité est en marche. Dans son trench-coat élégant, Antonin entre en scène pour retrouver sa femme, Lucrèce, faussement lascive dans sa robe de chambre entrouverte. Avec son petit bar rempli de bouteilles à moitié vide et son fauteuil imprimé léopard, la scénographie dresse un décor aussi spartiate qu'efficace. Intérieur bourgeois, donc, qui laisse présager ce qu'on imagine aller de paire : l'oisiveté et les limites avec lesquelles on joue pour ne pas pourrir d'ennui.

Antonin et Lucrèce ont très probablement été beaux et follement amoureux, mais quand on les rencontre, la déchéance est déjà bien entamée. Elle ressemble par moments à celle d'Ariane et Solal, perdus dans leur hôtel à la fin de *Belle du Seigneur*. Insultes, mots d'amour, vannes, preuves d'amour. « Que tu es belle, tu es si belle... non, je viens de dire laide en fait. » / « La prochaine fois que je te dis je t'aime, n'y crois pas. Ce sera sans doute pas vrai. Je le dirai seulement pour que tu fermes ta gueule. » Ils vont loin, trop loin ; c'est outrancier, extravagant, mais ça sonne si terriblement juste !

Encore fallait-il avancer un pas de plus. Lorsque pour combler le vide de leur histoire qui tourne en boucle, le couple invite ses voisins, c'est vous, spectateur, qui entrez en scène. D'une invective au public à une autre, la tension monte d'un cran. Antonin, sûr de son monstrueux pouvoir de séduction, improvise avec brio. Il lance un commentaire, une question, rattrape au vol la réponse et réenchaîne, distribue verres de vodka et tacles contrôlés. Sa violence caustique n'épargne personne et culmine lorsqu'il jette son dévolu sur l'une des spectatrices, bientôt sacrifiée.

Les scènes sont presque insupportables mais soudain la tendresse affleure à nouveau et l'humour noir, permanent, nous pousse malgré nous à rire. Dans cet ascenseur émotionnel éreintant, la conscience se scinde en deux. Il y a ce moi qui rit et cet autre qui se regarde rire, coupable. Face à la cruauté – indifféremment destinée au public ou au partenaire de jeu – aucun spectateur ne bouge, on continue à se gausser et à applaudir : la banalité du mal quitte le plateau pour se loger en nous.

Sans basculer dans le théâtre participatif (la partition n'est pas écrite d'avance), *Démons* pose avec aplomb le spectateur comme co-créateur du spectacle. Mais lorsqu'elle rend poreuse les frontières scène/salle, lorsqu'elle invite la réalité sur le plateau et inversement la fiction dans les gradins, Lorraine de Sagazan le fait sans aucune complaisance envers son public. Il ne s'agit pas de le faire entrer dans le jeu pour emporter une adhésion qui serait encore plus pleine et entière ; ni de lier acteurs et spectateurs dans une merveilleuse communion théâtrale. Bien au contraire. Il s'agit de lui donner la possibilité d'être « contre » ou du moins divisé intérieurement. « Cher public, je te maltraite et tu ne fais rien ? » Un appel au réveil salutaire.

Démons de Lars Norén, mise en scène Lorraine de Sagazan, du 7 au 24 juillet à la Manufacture, Avignon.



France Info - par Thierry Fiorile, le 18 juillet 2016

Les «Démons» de Lorraine de Sagazan dynamitent le off à Avignon

Le festival d'Avignon se poursuit avec parmi les 1.416 spectacles proposés dans le off, comme chaque année ses bonnes surprises. La pièce qui grâce au bouche à oreille fait le plein, c'est «Démons» de Lars Lorén, dans la mise en scène très particulière de Lorraine de Sagazan, à la Manufacture.

«Démons» c'est le huis clos terrifiant d'un couple qui se déchire et qui prend comme témoins de ses crises violentes un couple de voisins. Lorraine de Sagazan ne voulait pas monter cette pièce de façon classique, dans sa mise en scène, c'est le public qui joue le rôle des voisins.

Les deux acteurs, Lucrèce Carmignac et Antonin Meyer Esquerré sont stupéfiants de naturel, ils sollicitent des spectateurs, les prennent à témoin, les séduisent, chaque soir, en fonction des réactions du public, la pièce est différente. «Je n'ai pas fait le conservatoire et ça a été une des plus grandes chances de ma vie» dit Lorraine de Sagazan qui se présente non sans malice comme «une batarde du théâtre». Elle appartient çà cette jeune génération qui est en train de faire bouger les lignes, les choses s'accélèrent dans le spectacle vivant en France et c'est tant mieux. Derrière ceux qui très tôt ont prouvé qu'ils avaient du talent et de l'audace : Julien Gosselin, Thomas Jolly, Jeanne Candell, Samuel Achache, Julie Deliquet, la relève est déjà prête.

L'expérience de ce «Démons» est bluffante, pas question de dévoiler ici le secret de cette mise en scène, mais ce qui est certain c'est que le public explore avec les acteurs un nouveau territoire du théâtre.

«Démons» de Lars Lorén, par la compagnie La Brèche, à la manufacture à Avignon jusqu'au 24 juillet.

à écouter ici : http://www.francetvinfo.fr/replay-radio/info-culture/les-demons-de-lorraine-de-sagazan-dynamitent-le-off-a-avignon_1787331.html



I/O Gazette - par Rick Panagy
et Augustin Guillot, le 17 juillet
2016

OFF DÉMONS

MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN

LA MANUFACTURE 19H40

« C'est une banale histoire entre un homme et une femme. Murés.
Dans l'appartement qu'ils avaient pourtant choisi pour être au monde. »

DES MONTS D'AMOUR

— par Rick Panegy —

Ça crie, ça se bat, ça se moque, ça se méprise et ça se brise. Ça s'aime aussi. Entre ardeurs et frustrations. Il y a tout cela dans les « Démons » de Lars Norén, ces « amoureux » qui ne savent pas s'aimer, ou peut-être qui ne peuvent s'aimer qu'en se déchirant dans l'ardeur d'une passion (quasiment au sens christique du mot). Les revoilà dans une version totalement affolante et allumée de Lorraine de Sagazan, qui éclate sans hésitation le huis clos de l'auteur suédois pour en faire un espace de vie et de folie doublement délicieux. Délicieux, car il laisse la part belle à deux excellents comédiens, Lucrece Carmignac et Antonin Meyer Esquerré, au talent comique indéniable et remplis d'une énergie et d'une capacité à improviser

(autour de situations clés du récit) absolument remarquables. Ils occupent la scène avec une autorité certaine, et un naturel qui renforce le malaise ironique d'un couple sarcastique, exprimant son amour dans l'humiliation et la violence. Délicieux aussi, car ce malaise, présent chez Norén, est ici habilement mis en situation par Sagazan. Scéniquement, dramaturgiquement, ou au niveau de l'adaptation, la metteuse en scène invente le huis clos amoureux collectif : dans un dispositif bifrontal, elle propose un théâtre quasi participatif, où le public est ici partie prenante du récit (il fait partie des « invités », en guise de second couple dans le texte de Norén). Placé dans une position de déclencheur cathartique, le public, inclus dans la dynamique du malaise amoureux, n'en rit pas moins de la situation qu'il observe en voyeur consentant... et dont il est l'instigateur, le complice ou l'hypothétique miroir.

REGARDS

PAR-DELÀ LE JEU DE MASSACRE

— par Augustin Guillot —

Sur le couple, les artistes jettent bien souvent le cynisme de leur regard, faisant ainsi de leurs oeuvres un jeu de massacre savamment orchestré. Les exemples d'une telle approche sont innombrables, comme ce récent film au titre significatif - « L'Économie du couple » - auscultation positiviste d'un réalisateur-entomologiste. À cette tendance, le théâtre n'échappe pas, comme en témoigne cette adaptation pas si lointaine des « Scènes de la vie conjugale » par le Tg STAN : oeuvre virtuose mais sans ampleur, dans laquelle les spectateurs, par leur rire, se retrouvent les complaisants et involontaires complices d'artistes-démiurges. C'est ce que l'on pouvait redouter de cette adaptation de Lars Norén, puisqu'on y voit un couple qui aime à se faire mal et

pour lequel la frontière entre l'amour et la haine n'est plus bien claire. C'est aussi un couple cruel envers les autres, cannibale aussi, qui vampirise et instrumentalise son entourage pour satisfaire sa pulsion de cruauté. Or, cet entourage, c'est précisément le public qui l'incarne. C'est par là que se justifient les nombreuses adresses faites à la salle ; procédé éculé qui trouve pourtant ici une véritable justification dramaturgique. Mais au-delà de cette intelligence de mise en scène, Lorraine de Sagazan parvient surtout à s'émanciper de la trop conventionnelle critique misanthropique, notamment grâce à un Antonin Meyer Esquerré dont la voix douce et taquine semble constamment contredire la violence perverse et narcissique du propos. Cette disjonction entre la phonè et le logos - entre la voix et le discours qu'elle porte - instille alors un lyrisme qui affleure à même le rire.

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Théâtre(s) Magazine, par Nadja Pobel - Ete 2016

À DIJON, À THÉÂTRE EN MAI



VINCENT ARBELET

Vivipares (Posthume) - Brève Histoire de l'humanité,
de Céline Champinot

Il a plané du 20 au 30 mai à Dijon, un air de jeunesse qui n'avait pas à voir qu'avec la fraîcheur des troupes présentes. La marraine de cette 27^e édition, Maguy Marin, a évoqué, dans un entretien (à voir intégralement sur le Net) avec drôlerie et profondeur son rapport à Bérard, à Beckett, au courage et son travail fondamental sur le corps toujours plus libre comme l'a prouvé encore en ouverture le splendide *BiT*. Parallèlement, l'excellente surprise est venue de Lorraine de Sagazan, issue du Studio-Théâtre d'Asnières qui a dynamité *Démons*, de Lars Noren, que même Ostermeier avait trop sagement respecté. En faisant des spectateurs les invités d'un couple en crise, elle interroge de façon particulièrement déstabilisante, désopilante aussi et poignante l'amour qui se cogne au réel. Dans une scénographie plus léchée, et presque trop maîtrisée, Maëlle Poésy signe l'adaptation du texte de Kevin Keiss *Ceux qui errent ne se trompent pas*, dont la force du propos (le devenir de la démocratie) s'évapore rapidement par trop de mimétisme à la situation actuelle. Myriam Marzouki a, elle, convoqué Pasolini, Badiou, Despentès dans *Ce qui nous regarde* ou comment poser un autre regard sur le voile, en différents tableaux, avec intelligence et montrer que la vraie religion est le commerce. En fin de festival, c'est *Vivipares (posthume)*, de Céline Champinot, qui s'est distingué par sa loufoquerie et sa capacité à faire valser les codes du théâtre. / N.P. /

Le Monde

Le Monde, par Fabienne Darge, le 25 mai 2016

En mai, le théâtre fait ce qu'il lui plaît à Dijon

Le festival présente, jusqu'au 29 mai, une sélection très politique

THÉÂTRE

DIJON - envoyée spéciale

En mai, à Dijon, c'est théâtre, et cela fait vingt-six ans qu'il en est ainsi. Le festival Théâtre en mai a connu des hauts et des bas, mais il est actuellement en pleine forme, sous la conduite enthousiaste de Benoît Lambert, le directeur du Théâtre Dijon Bourgogne, centre dramatique national. Que Théâtre en mai soit redevenu un rendez-vous incontournable pour les amateurs de théâtre et pour les programmeurs, on l'a bien vu lors du week-end d'ouverture, lancé au parvis Saint-Jean vendredi 20 mai avec un beau programme.

Dans le foyer de cette église du XIV^e siècle – « *le plus beau théâtre de France* », s'amuse Benoît Lambert –, jeunes compagnies, artistes confirmés et spectateurs de tous âges se retrouvent avec un plaisir palpable. Benoît Lambert a redonné une impulsion très politique au festival, et le parvis de son théâtre-église sert souvent de rassemblement aux lycéens qui forment les gros bataillons de Nuit debout à Dijon.

Politique, son festival 2016 l'est d'abord parce que, et c'est une première en France, il programme une majorité d'artistes femmes. Benoît Lambert prétend qu'il ne s'agit pas là d'une décision volontariste, qu'il y va plutôt de l'accompagnement au long cours d'artistes, notamment émergents, qui l'intéressent. Mais on ne peut

s'empêcher d'y voir un geste fort. C'est ainsi que l'on a pu commenter le festival avec quatre femmes puissantes. La chorégraphe Maguy Marin, qui est la marraine de ce Théâtre en mai, a d'abord présenté *Bit*, spectacle créé à Paris lors du Festival d'automne 2014 et qui a fait très forte impression sur le public dijonnais.

La démocratie, le couple, le voile

Politique, ce Théâtre en mai l'est aussi par le choix des thèmes qui le parcourent. On a pu voir en avant-première, avant le Festival d'Avignon, où il sera présenté en ouverture, *Ceux qui errent ne se trompent pas*, l'excellent spectacle sur la démocratie de la jeune metteuse en scène Maëlle Poésy. On en reparlera à Avignon. Autre sujet éminemment politique: le couple, au cœur de *Démons*, la pièce du Suédois Lars Noren, montée de manière originale et participative par une autre jeune femme, Lorraine de Sagazan. On en reparlera également à Avignon, où le spectacle est programmé dans le « off », à la Manufacture.

Mais c'est surtout *Ce qui nous regarde*, le spectacle de Myriam Marzouki, qui a attiré tous les regards lors du lancement du festival, en raison de son sujet: le voile islamique, ce qu'il recouvre et ce qu'il révèle. Il faut pourtant dire d'emblée que le spectacle a déçu, donnant l'impression de ne pas avoir trouvé une forme théâtrale probante à une réflexion intéressante et riche.

Ce qui nous regarde commence pourtant de manière captivante et sensible. Photos à l'appui, Myriam Marzouki interroge sa propre mémoire familiale, constatant que ses deux grands-mères, l'une tunisienne, l'autre ukrainienne, portaient toutes deux un voile ou un foulard sur la tête. Son spectacle n'est donc en rien une prise de position pour ou contre le voile, mais une interrogation sur ce bout de tissu qui est aujourd'hui agité comme un chiffon rouge.

Et c'est une matière abondante, complexe, qu'elle brasse dans *Ce qui nous regarde*, allant de l'Épître aux Corinthiens, de saint Paul, au formidable *Vernon Subutex*, de Virginie Despentes – dont on ne saurait trop recommander la lecture –, en passant par des textes de Pasolini ou d'Alain Badiou. Abondante et complexe au risque de la confusion, et de l'exposition de points de vue discutables – comme si les femmes, éternelles victimes, n'avaient le choix qu'entre le string et le voile. C'est dommage.

Théâtre en mai continue jusqu'au 29 mai, avec d'autres (re)découvertes en vue, notamment l'iconoclaste *Vivipares (posthume)*, de Céline Champinot, et le remarquable spectacle de Julie Duclos *Nos Serments*, qui fait un tabac partout où il passe. ■

FABIENNE DARGE

.....
Festival Théâtre en mai, jusqu'au 29 mai. Tdb-cdn.com.

MEDIAPART

Le Blog de Médiapart, Par Jean-Pierre Thibaudat, le 30 mai 2016

Dettes, voile, vote blanc, couple et filles en folie au festival Théâtre en mai

(...)

«Démons» bien partagés

« Partager » insistait-elle. C'est peut-être là le verbe qui aura le mieux innervé ce festival. Partager avec le public des questions qui taraudent, bricoler des complicités, intensifier le temps de la représentation. Le voile avec « Ce qui nous regarde », le nouveau spectacle de Myriam Marzouki (que je n'ai pas vu), le vote blanc avec « Ceux qui errent ne se trompent », le nouveau spectacle (fort recommandable) de Maëlle Poésy et Kevin Keiss dont je parlerai lorsqu'il sera à l'affiche du prochain festival d'Avignon

C'était aussi le cas avec « Démons » un spectacle librement et astucieusement inspiré de la pièce de Lars Noren. Avec les acteurs de sa compagnie La Brèche (en particulier Lucrèce Carmignac et Antonin Meyer Esquerré), Lorraine de Sagazan (qui signe la conception et la mise en scène du spectacle), a mis en place un dispositif narratif où les spectateurs se font face et où le spectacle devient, peu ou prou, leur miroir. L'histoire d'un couple qui se déchire sur fond de disparition (à la première scène le mari revient dans les mains l'urne qui contient les cendres « de maman »), qui exaspère l'amour jusqu'à la haine. Un couple qui, pour survivre, a besoin d'échappatoires, il va en trouver de surprenants via le jeu des excellents acteurs, d'autant plus surprenants qu'ils sont imprévisibles. Le spectateur est, littéralement, aux premières loges. Un part pris qui relance les dés de la pièce, beau travail. A voir prochainement au festival d'Avignon off.

(\)

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Le Canard Enchaîné, par Jean-Luc Porquet, le 23 septembre 2015

Le Théâtre

Démons/Démons

(Peine de ménage)

L'UNE marche, l'autre pas. C'est très curieux. Deux fois la même pièce, jouée à trois kilomètres de distance, dans deux théâtres parisiens, et pourtant rien en commun.

La première a tout pour plaire et fait salle comble. Mise en scène signée Marcial Di Fonzo Bo. Brochette de stars du cinéma, Romain Duris, Marina Foïs, Anaïs Demoustier, Gaspar Ulliel. Décor très étudié, avec plateau qui n'arrête pas de tournicoter pour nous présenter les différentes pièces d'un appartement moderne. Bref, grosses pointures, gros moyens, gros buzz, et pourtant on en sort accablé. [...]

L'autre pièce n'affiche aucune star. En guise de décor, quelques fils qui pendouillent du plafond. C'est la deuxième mise en scène de Lorraine de Sagazan. Le texte de Lars Norén, elle l'a resserré, adapté. Surtout, elle a eu une idée lumineuse. Puisque, dit-elle, ces deux amoureux, qui portent ici leurs vrais prénoms, Lucrèce (Carmignac) et Antonin (Meyer Esquerré), « semblent avoir besoin, comme ultime recours à leur ennui et à leur violence, de se donner en spectacle », elle a décidé qu'au lieu d'inviter chez eux leur seul couple de voisins

c'est le public tout entier qu'ils prennent à partie.

Et ça marche merveilleusement. Les scènes d'impro se multiplient. Antonin alpague les spectateurs : « *Est-ce qu'il y a des gens ici, hommes ou femmes, qui aiment se la donner dans le sport et dans le corps ?* » Il en fait tellement trop, bavard, survolté, faussement sympathique, prenant tous les risques, que le malaise devient palpable, écrasant, que cet exhibitionnisme gêne affreusement, prend d'horribles couleurs. Ainsi rechapée, la pièce de Lars Norén prend fortement sens. Bravo.

Jean-Luc Porquet

La Terrasse

La Terrasse, par Catherine Robert, le 21 septembre 2015

Lorraine de Sagazan s'empare de la pièce-fleuve que Lars Norén consacre à l'enfer du couple. Une adaptation d'une intelligence remarquable, servie par des comédiens surdoués.

A l'origine, la pièce de Norén, vaste et profond bourbier des affects, dans lequel se débattent Frank et Katarina. . . Pour échapper aux remous du tête-à-tête, ils invitent leurs voisins : d'abord pansements de la crise, Jenna et Thomas finissent en charpie. . . Chez Norén, la folie est partout présente, et le théâtre lui sert souvent de dérivatif ou de carcan. On sait qu'autrui est le meilleur rempart à nos égarements : le problème devient insoluble quand l'autre en est la cause. . .

Lorraine de Sagazan a choisi de réduire la durée de la pièce initiale et de l'adapter aux conditions de sa mise en scène : Frank devient Antonin, Katarina devient Lucrèce, et les deux comédiens sont sur scène comme dans une performance thérapeutique, jouant de la situation et des conditions de la représentation avec un talent éblouissant. On est chez Lucrèce et Antonin, invité dans leur salon parce que, plutôt de se contenter de convier les voisins, ils ont convoqué tout l'immeuble au spectacle de leurs déchirements, et, mieux encore que dans les soap operas les plus hystériques du sentimentalisme contemporain, on s'y croirait !

Jeunesse virtuose

La capacité d'improvisation dont font preuve Lucrèce Carmignac et l'exceptionnel Antonin Meyer Esquerré est sidérante. Les répliques fusent comme des exocets, les fleurets ne sont pas mouchetés, et les changements de ton et d'adresse ainsi que l'adaptation aux réactions de la salle sont maîtrisés avec une aisance éblouissante. Le public est pris à partie et est placé dans cette pénible situation de captivité affective qui caractérise la compagnie de la névrose, sans que jamais ne soit complètement anéanti le pacte théâtral, évitant ainsi les pièges du happening mélodramatique et vain.

On assiste donc à la crise comme on y est parfois contraint dans la vie quotidienne. Les comédiens réussissent le tour de force de donner l'illusion de la vie en maintenant les conditions du théâtre : l'effet est hallucinant ! Mieux encore que les affres du couple, cette proposition élucide brillamment ceux de la folie, établissant l'évidence, souvent douloureuse à admettre, que ses témoins en sont souvent les complices. Si l'intelligence dramaturgique et théorique est patente, la mise en scène et le jeu révèlent, avec ce spectacle, le talent fertile de jeunes gens prometteurs et diablement virtuoses.

Catherine Robert



Time Out, par Anaïs Héluin, le 28 septembre 2015

Lucrèce et Antonin ne sont pas du même monde que Katarina et Frank du *Démons* de Marcial Di Fonzo Bo, joué au Théâtre du Rond-Point jusqu'au 11 octobre.

Dans un coin de la scène du Théâtre de Belleville trône un fauteuil léopard à moitié avachi et au plafond, des guenilles en strass et paillettes sont accrochées à des câbles. Rien du luxe minimaliste dans lequel se pavanent Marina Foïs et Romain Duris. Les deux couples sont pourtant les héros de la même pièce. Ou presque. Pour sa seconde mise en scène, Lorraine de Sagazan a opté pour une adaptation libre du texte de Lars Norén. D'où le changement de prénom des deux personnages principaux, qui adoptent celui des comédiens Lucrece Carmignac et Antonin Meyer Esquerré. D'où aussi la transformation du texte original, réduit par la metteuse en scène à l'état de canevas. Ce *Démons* est pourtant fidèle à l'esprit de l'auteur suédois : il prend à parti le spectateur, sans le ménagement ni les manières bourgeoises servis au Rond-Point de mains de stars.

Agencé pour l'occasion en scène bifrontale, le petit plateau du Théâtre de Belleville ne laisse guère le choix au public : à portée de mains des comédiens, il lui faut non seulement assumer son statut de voyeur, mais aussi entrer dans le jeu que lui proposent Lucrece et Antonin. A savoir, remplacer deux personnages que Lorraine de Sagazan a jugé bon de supprimer. Jenna et Tomas, les voisins de Frank et Katarina. Deux individus plutôt conventionnels, qui ne prennent conscience de la fadeur de leur vie de famille qu'au cours de la pièce. Au contact du couple central qui passe son temps à s'étriper et à se dire des horreurs.

Dans ce *Démons*, le public n'est pas roi. Comme le couple qu'il remplace, il est invité non pour son bon plaisir, mais pour partager un peu de la monstruosité de Lucrece et d'Antonin. Et pour tromper leur ennui. Lorraine de Sagazan a pour cela accentué la mise en abyme présente dans le texte de Norén, mais de manière implicite. « Attendez, ne me dites pas que personne n'a jamais eu l'envie de prendre un fusil de chasse et de l'emmener à la campagne ou de lui foutre un médicament dans son verre ?

Ou de fomenter une chute dans l'escalier ? », lance par exemple à la cantonade un Antonin hilare. Face à un tel sourire, on s'invente volontiers tous les vices.

Avec sa chevelure rousse en bataille et son air naïf, Lucrece Carmignac a elle aussi la méchanceté communicative. Tous les deux sont charmants. Atroces, mais charmants.

Ils peuvent alors tout se permettre. Exhiber l'urne contenant les cendres de la mère d'Antonin, censée être enterrée le lendemain. Chuchoter à l'oreille d'un spectateur une vague histoire de cave humide et pleine de petites loupiotes. Regarder une spectatrice dans le blanc des yeux jusqu'à ce qu'elle baisse la tête... Leur improvisation se coule dans le texte de Norén avec un naturel aussi désarmant que les petites danses d'Antonin sur des tubes italiens. Entre deux insultes et deux récits – tirés du texte d'origine ou écrits par Lorraine de Sagazan – au glauque hyperbolique, les comédiens brandissent des symboles et des phrases de convivialité qui tombent à plat. Des verres de vodka et des chips distribués à la va-vite. Des « c'est bon d'être ensemble. J'ai envie de vous offrir quelque chose pour nous glisser dans une ambiance très agréable. »

Le théâtre ne serait-il qu'un grand malentendu ? Sans la formuler, Lucrece et Antonin posent cette question. Le plaisir que nous procure leur *Démons* répond à leur place : tout dépend dans quelle intention il est fait. Sur quelle pensée du collectif il repose.

Un *Démons* peut alors être un malentendu ; l'autre un vrai rendez-vous.

CONTACTS

Direction artistique

Lorraine de Sagazan / La Brèche
9 Bis Rue Lucien Sampaix, 75010 Paris
+33(0)6 61 75 42 28

Production, diffusion

Carole Willémot / AlterMachine
carole@altermachine.fr
+33(0)6 79 17 36 65

Administration

Laure Meilhac / AlterMachine
laure@altermachine.fr
+33(0)6 50 43 32 16